

Chantier n°12 . « L'adieu à la série »

« Le printemps de Zerbotsgaya »

Juillet-août 2000

Ce récit est né d'un défi que m'a lancé Bouchta d'écrire un récit « linéaire ». Il est vrai que je n'avais pratiquement plus écrit de narration autre que disjonctive depuis le début des années 1990, si l'on excepte Émilie *Guermynthe* (1997). « Le printemps de Zerbotsgaya » a été appréciée de ses quelques lecteurs d'alors car « tout le monde meurt à la fin ». Le récit ne se rattache pas directement au *Sens des réalités* mais son univers et sa métaphysique désastreuse n'en diffèrent guère. Il a trouvé place dans *L'intérieur extérieur* en 2008.

« Le duel d'Oswald – reprise »

Juin 2000

Je n'ai plus la version initiale du « Duel d'Oswald », dont il m'est difficile même de retrouver l'origine mais qui remonte, au plus tard, au tout début des années 1990. C'est une nouvelle que j'ai augmentée et enrichie une première fois en 1994 et puis à nouveau vers 2000, 2001. La nouvelle intégrée au recueil *L'intérieur extérieur* reprend à peu de choses près cette « troisième » version qui est la seule qui demeure. C'est la relation des tribulations pathétiques et comiques d'un jeune homme qui nourrit le désir obsessionnel de tuer le Président de

la République pour des raisons assez confuses.

« Im Wasserjoe »

ca juin 2000

Cet épisode de Joe pourrait être qualifié d'exercice de style, tant le resserrement sur l'« o » du nom de Joe entraîne toute la narration. Cet épisode a également ceci de particulier que Joe n'y lutte pas contre le soleil mais contre l'eau de la rivière. Qui aura le dessus ? La notion de « victoire », avec Joe, est toujours incertaine.

« L'écriture journaliste »

Juillet 2000

Encore des digressions. Celles-ci tournent autour du journal mais il y est largement question de l'insulte et de la relation intersubjective. La mise en miroir de Henri Meschonnic et de Christine Angot peut paraître curieuse mais elle n'est pas dénuée de fondement. L'approche de cette question par la romancière était autrement réaliste que l'image d'Épinal qui s'est figée dans les préceptes de celui qui voulait fonder un « parti du rythme ».

Cette note n'a jamais fait l'objet de révision mais des extraits en ont été prélevés dans le cadre du *Dictionnaire critique et raisonné du signifiant « série » et de la poétique sérielle*.

« L'immobilité du monde »

ca septembre 2000

A la base, « L'immobilité du monde » est une courte variation

sur le personnage de John Wayne (pas l'acteur). Il m'a paru judicieux, devant la masse des notations éparses liées au *Sens des réalités* que je n'ai cessé de produire en cette période de cessation, d'en étendre l'empire, à ces esquisses laissées le plus souvent à l'abandon.

« Épilogue »

ca septembre 2000

Cette série de poèmes qui poursuivent la thématique mythocritique qui se dessinait, en particulier, dans *Icare roi* (1998), devait initialement compléter l'*Adieu aux finitions du carrelage*. Elle en a été tôt retranchée, sans doute parce qu'évoquant l'absence d'aucun lieu, elle déséquilibrait l'inflexion de l'adieu dont les « finitions du carrelage » ne pouvaient désigner, sous une forme codée, que la série.

« Octave »

ca septembre 2000

Il a existé, à la fin de l'année 1991, une esquisse de projet pour une narration qui aurait mis en scène un dénommé Octave, musicien comme il se doit. La source d'inspiration de ce premier projet, je la trouvais assez précisément dans les *Nocturnes pour orchestre* de Claude Debussy, dont je voulais emprunter le triptyque « Nuages - Fêtes - Sirènes » pour ma composition, qui n'a jamais eu lieu.

Cette nouvelle esquisse n'a pas eu plus de chance. Du moins restituée-t-elle l'image d'un récit embryonnaire mais complet, qui n'avait encore jamais été mis au jour.

Adieu aux finitions du carrelage

Avril-septembre 2000

Je ne voulais rien écrire sur l'an 2000. Le nombre d'inepties dont les médias nous abreuyaient matin et soir m'avait convaincu que ce « passage » qui n'en était que conventionnellement un ne pouvait être le sujet que d'idioties millénaristes. C'est pourtant bien l'année d'une rupture, sans doute dans ma vie et certainement plus encore dans mon cheminement dans l'écriture. C'est au printemps que s'est dessiné cet « adieu » qui, pour être destiné, « aux finitions du carrelage », n'en était pas moins un rejet de la série.

Rejet joué et surjoué, peut-être. Mais la césure était réelle et terriblement sensible. Était-ce l'éloignement du monde universitaire ? La fin de Lascaux rasé ? Le dépaysement dû à mon implantation toute récente à Noisy le Grand, à dix kilomètres des Pavillons sous Bois ? Une combinaison de toutes ces mutations heureuses ou pénibles m'isolait de tout ce qui m'avait mobilisé auparavant. L'archéologie de la série ne me semblait plus le moins du monde possible. *Le sens des réalités*, à nouveau, se retrouvait figé dans une posture analogue à celle de ces révolutionnaires campés sur une plage désertique et condamnés à attendre sans savoir même ce qu'ils attendent, sans savoir si cette attente n'est pas intransitive et donc destinée à ne jamais finir. Quant à la poésie... C'était un fatras innommable que ne pouvait même plus orienter l'approche théorique : j'avais décidé de la liquidation de la « critique littéraire » en son principe, même.

Rétrospectivement, je vois bien que ce tableau était en trompe-l'œil, qu'il était même comique que je programmasse un quelconque renoncement à mes recherches en cours sans cesser de remplir les cahiers, de multiplier les esquisses narratives ou poétiques et plus encore musicales. Je n'écrivais plus, si l'on excepte deux centaines de notations de rêves et peut-être une cinquantaine de chansons, à côté de notations plus épisodiques de type « journalistique » ou rétrospectif. Le verdict qui avait déjà décidé de la caducité de la critique littéraire allait également condamner le « pas-d'oeuvre », inférieur au « hors-d'oeuvre ». Il n'y avait plus « Avec l'arc noir » mais seulement une boîte d'endives noires.

L'Adieu aux finitions du carrelage ne rend pas tellement compte de toutes ces avanies. Ses étapes le conduisent du jardin familial, théâtre des « Nuisances de nuit » et du « Cantique des acacias », à l'espace mémoriel de la série : « Souvenir de la série », puis « La haine de la série » seront plus tard intégrés à l'édition du *Portrait de la série en jeune mot* par le Chasseur abstrait.

« L'orient du sérialisme » (Bleue, 2001)

Septembre-octobre 2000

Cet essai est un article écrit pour la revue *Bleue*, « Littératures en force », qui avait déjà publié des extraits d'*Action / Nous y actions* et de « Doctrine de l'arc ». Il part d'un rapprochement peut-être téméraire, ou incongru. Je ne saurais en décider. Au cœur de cet article, je voulais mettre l'orientalisme du *Marteau sans maître* de Pierre Boulez et

souligner, par là, le rôle qu'ont joué les musiques d'Asie sur notre écoute de la musique. C'était, pour moi-même je crois, passer une étape importante que de pouvoir parler du *Marteau sans maître* en toute liberté.

« Ramajoeyana »

Décembre 2000

Ce récitatif inspiré du *Ramayana* cambodgien en détourne l'univers litannique pour l'appliquer à Joe. Comme pour les essais précédents, l'interprétation est souvent approximative et l'enregistrement n'est qu'un bricolage grossier. De longues phrases récitatives exposent le contentieux de Joe et du soleil dans le désert, entrecoupées de pièces instrumentales assez diverses. L'une des pièces récitatives emploie la méthode dodécaphonique et reprend la « série de Joe ».

« Éponymie »

ca mars 2001

Ces poèmes s'emparent de mon nom propre dans des poèmes de style sarcastique. Ils sont écrits dans le prolongement du journal qui parfois oblige à porter un regard amer sur soi. Ces vers font vraisemblablement écho à « La haine de la série » où déjà mon nom apparaissait associé au meurtre de la série.

« Chapitre 6 – Des séries »

ca mars 2001

Cette prose introspective et intimiste relate principalement

un voyage en train, un matin de février baigné de soleil, comme un éveil à la sérialité de la réalité. Il est longtemps resté isolé, hors de tous les chantiers qui se redéfinissaient progressivement, avant de rejoindre le *Portrait de la série en jeune mot* en 2008.

« L'actualité du sérialisme »

ca mars 2001 (?)

Je n'allais plus autant au concert qu'à l'époque où j'étais étudiant mais la série de polémiques qui ont animé le monde de la musique contemporaine en 2001, à la suite peut-être de la réédition du *Requiem pour une avant-garde* de Benoît Duteurtre, ne m'a pas échappé. Cet essai de panorama de la musique contemporaine a du moins une vertu : il ne s'échine pas à rechercher des justifications ou des raisons à la musique contemporaine. Son enjeu semble plutôt être de pointer les grandes réussites du sérialisme en évoquant des entreprises phonographiques récentes. Il est notamment question (de façon laconique cependant) de l'édition du *Livre pour quatuor* de Pierre Boulez par le quatuor Parisii.

***Joe au soleil*, – deuxième version**

Juillet 2001

Pour cette nouvelle version de « Joe au soleil », je disposais d'un ordinateur doté d'une carte-son et d'un microphone qui me permettaient d'effectuer des enregistrements en prise directe d'assez bonne qualité, sinon que le processeur de l'ordinateur était sans doute un peu insuffisant, ce qui causait des interruptions momentanées de l'enregistrement qui pouvaient

être gênantes.

L'enregistrement est donc dominé par des chansons captées en direct (chant et guitare), des pièces qui ont parfois fait l'objet d'une écriture plus élaborée qu'à mon habitude.

Les chansons sont perturbées par des séquences de transformation du son parfois spectaculaires.

Le cycle se termine sur « Dustbowl blues » une chanson dédiée à Woody Guthrie, auquel Joe Dalle à certaines heures a pu s'identifier.

« Chercher l'erreur »

Août 2001

Ce sont des notes de désarroi. L'adieu à la série, au fait, ce n'était pas un jeu, c'était le sentiment réel d'une séparation irréfragable. Ce serait les notes d'un journal intime si elles n'étaient si isolées.

« Carré noir sur fond noir »

Octobre 2001

On peut voir dans cette séquence un épisode du *Repli*. Le titre est d'ailleurs le même que celui d'une page de prose qui accompagne les trois séries initiales du grand cycle régressif. Mais cette série-là reste isolée dans son existence, ce qui la place à l'écart des poèmes du repli puisque nous savons que le repli est une dynamique contraignante qui agit par couches de pression successives et qu'une inflexion isolée est a priori étrangère à ce mode de fonctionnement. À moins qu'il ne

s'agisse d'un poème tacheté de repli. Mais comme il est laqué de repli aussi, ça ne doit pas se voir beaucoup.

« Littérature sérielle » (Po&sie)

ca mars 2002

On n'était pas encore à l'heure des réseaux sociaux quand je suis intervenu dans ce quantième épisode d'une querelle ancienne entre Michel Deguy et Henri Meschonnic, qui venait de publier *Célébration de la poésie*, ouvrage qui avait provoqué des remous dans le (tout) petit monde de la poésie. Michel Deguy, sarcastique, l'avait qualifié de « serial killer ». Cette allégation ne pouvait me laisser indifférent. J'adressais à la revue Po&sie une réponse à Michel Deguy en m'essayant à isoler la combinatoire sérielle à l'œuvre chez Meschonnic pour produire une formule infaillible.

L'article a été publié dans le n°101 de la revue Po&sie.